

blés. Ces voûtes ont presque été témoins de la naissance du christianisme parmi vous. Oh ! qu'elles vous rappellent la foi des jours anciens, le zèle et la ferveur de l'Eglise primitive et des temps apostoliques ! N'oubliez pas tout ce qu'il en a coûté au Saint dont nous célébrons la mémoire, pour vous engendrer à l'Evangile. N'oubliez pas les sacrifices que vos pères ont faits, les périls qu'ils ont bravés pour acquérir et conserver les droits et le titre d'enfans de Dieu. N'allez pas, par la plus lâche apostasie, renoncer à la portion la plus précieuse et la seule divine de leur héritage ; à cette foi qui a été leur gloire, leur bonheur, l'objet de tout leur amour, le fondement de leurs plus chères espérances, pour vous précipiter dans le gouffre de l'irrégion, à la suite de quelques insensés qui n'ont cessé de croire qu'après avoir cessé de bien vivre, et qui, ayant désespéré de la miséricorde divine, cherchent à se rassurer par le blasphème contre les remords, et par la multitude de leurs complices contre les terreurs du jugement à venir. Méprisez leurs dangereuses leçons ; ou, si déjà vous vous êtes laissé entraîner aux tristes sophismes de l'incrédulité, venez aux pieds de Saturnin abjurer vos erreurs et solliciter, par son intercession puissante, votre réconciliation avec le Ciel. Et vous, ô Saint, ô Pontife, ô Apôtre, ô Martyr ! ne soyez pas sourd à nos vœux ; n'abandonnez pas une ville qui doit vous être chère entre toute les villes du monde, qui, régénérée par vos travaux, arrosée de votre sang, possède encore vos précieuses cendres, et ne cesse d'honorer votre nom. Hélas ! nous vivons dans un siècle d'égarement, d'impunité, de licence et de délire ; obtenez-nous des pasteurs qui vous ressemblent, qui sachent résister au torrent d'iniquité qui nous entraîne ; qui défendent la vérité, s'il le faut, au péril de leur vie ; qui fassent aimer la vertu par leurs exemples ; et qui, rétablissant parmi nous la pureté des mœurs, de la foi, de la discipline antique, nous conduisent avec eux dans les tabernacles éternels, pour y être à jamais leur joie et leur couronne. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE NICOLAS,

ÉVÊQUE DE MYRE,

PRONONCÉ A TOULOUSE LE JOUR DE SA FÊTE,

Dans l'église qui lui est dédiée.

In memoriâ æternâ erit justus.

La mémoire du juste sera immortelle. (Ps. cxi, 7.)

IL ne faut pas d'autre preuve, mes Frères, de la vérité de cette parole, que la solennité même qui nous rassemble aujourd'hui dans ce temple. Quel est en effet celui dont nous venons honorer la mémoire ? Un juste, qui a disparu de la terre depuis plus de quinze siècles, et dont la gloire, après tant de générations, remplit encore et l'Orient et l'Occident, et tout le monde catholique : de sorte qu'il n'est point de nom plus universellement révérendé dans l'Eglise, plus célèbre parmi les peuples chrétiens, plus souvent invoqué par la confiance des fidèles. Par où votre saint Patron a-t-il mérité de vivre ainsi dans le souvenir des hommes, et de recevoir les hommages de la postérité la plus reculée ? Est-ce par des exploits fameux, par des dignités éclatantes, par les dons extraordinaires du génie ? Il ne fut ni prince, ni guerrier, ni le

conseiller des rois; et l'on ne dit point qu'il eût en partage l'éloquence des Chrysostômes, ni la science des Augustins. Il fut saint: voilà son titre. Il eut les vertus qui font les véritables justes devant Dieu: voilà le fondement de cette glorieuse immortalité qui, selon la promesse divine, s'étendra bien au-delà même de tous les âges et n'aura point d'autres bornes que l'éternité: *In memoriâ æternâ erit justus.*

Que n'a-t-on point tenté de nos jours, pour faire mentir cet oracle du Seigneur, et pour abolir à jamais les honneurs rendus à ses saints? Quelle guerre impie et furieuse n'a-t-on pas fait à leur mémoire et à leur culte? n'avons-nous pas vu leurs statues brisées, leurs vénérables cendres foulées aux pieds; les autels où elles reposaient, renversés avec les temples dont elles faisaient l'ornement; leurs noms, que la piété de nos pères avait gravés avec respect sur nos monumens publics et sur les murs de nos villes, effacés avec outrage; et, par un excès de délire qui déjà ne paraît presque plus croyable, les noms mêmes des jours de l'année, ceux des mois et des saisons changés, tout l'ordre des temps bouleversé, et le monde replongé en quelque sorte dans le chaos, pour faire disparaître, dans ce renversement général, jusqu'aux traces de tout ce qui avait été l'objet de la vénération des siècles? Vains efforts! le règne de l'impiété a passé comme les flots d'un torrent dévastateur, laissant pour marque de son passage un effroyable amas de ruines. Mais sous ces ruines n'est pas restée ensevelie la religion de Jésus-Christ, ni la gloire des élus de Dieu; le ciel n'a pas été vaincu par les fureurs de la terre: les autels abattus se sont relevés; la piété est rentrée dans ses droits et dans son domaine; nos basiliques retentissent, comme autrefois, des cantiques de l'immortelle Sion; nous y célébrons avec joie les vertus et les bienfaits de nos saints protecteurs; l'antique Patron de cette église reçoit en ce jour solennel nos vœux accoutumés, et le tribut d'éloge qui lui est dû lui sera payé du moins

par une faible voix. C'est ainsi, grand Dieu, que vous faites éclater votre toute-puissance, en confondant les audacieux desseins de vos ennemis, vous jouant de leur vaine sagesse, et faisant évanouir d'un souffle leurs plus superbes espérances, au moment même qu'ils croient être celui de leur triomphe.

Venons à notre sujet, mes Frères; et, afin de louer dignement cet illustre Thaumaturge, le saint Evêque de Myre, à qui cette fête est consacrée, présentons le tableau de ses vertus, autant qu'une antiquité si reculée nous permet de les connaître. Sa vie se divise naturellement en deux époques: celle où, n'étant qu'un simple fidèle, il édifia par ses exemples le monde au milieu duquel il vécut; et celle où, introduit dans *Sanctuaire*, il en occupa les premiers rangs avec l'applaudissement de toute l'Eglise. Sans chercher à mon discours d'autre partage que cette division des temps et des faits, je montrerai dans ma première partie, qu'avant de quitter le monde, saint Nicolas jeune encore avait été par l'innocence de ses mœurs, par sa piété et par sa tendre compassion pour les malheureux, le modèle de l'enfance et de la jeunesse chrétienne. Je ferai voir dans la seconde, qu'élevé au sacerdoce et à l'épiscopat, il fut par son ardente charité, et par son zèle intrépide pour la foi, le modèle des prêtres et des pasteurs. Tel sera le sujet de votre attention.

O saint Pontife, que des œuvres pleines devant le Seigneur ont rendu grand dans le royaume céleste, et qu'une multitude innombrable de miracles a fait surnommer grand sur la terre! vous que je révère du fond de mon cœur, et que j'invoque tous les jours, vous savez si je brûlais depuis long-temps de vous offrir cet hommage public de ma reconnaissance et de mon dévouement. Vous me fîtes donné pour protecteur dès le moment de ma régénération par le baptême; et j'ai cru cent fois éprouver les effets d'une protection si puissante. Obtenez aujourd'hui, pour ce peuple et pour moi, la grâce d'imiter ce que

nous louons; et qu'il me soit donné d'imprimer dans l'âme de mes auditeurs, l'estime et l'amour de cette parfaite sainteté dont votre vie entière est un si touchant exemple. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Lorsque de prétendus réformateurs du christianisme retranchèrent de leur culte les honneurs que l'Eglise avait de tout temps rendus aux saints, ils affaiblirent toute la religion et se privèrent d'un des plus puissans moyens de sanctification qu'elle nous offre. Après avoir banni de leurs temples les images et les restes sacrés de ces héros de notre foi, sous le prétexte évidemment frivole, que les vénérer comme les amis de Dieu, c'était les adorer comme des dieux eux-mêmes, ils perdirent insensiblement le souvenir de ceux dont ils avaient relégué les monumens loin de leur vue, cessèrent de s'entretenir de leurs vertus, et laissèrent éteindre dans leurs cœurs cette salutaire émulation que les exemples de ces hommes tout célestes étaient si propres à exciter. Pour nous, fidèles aux maximes et aux usages des premiers chrétiens, qui célébraient les divins mystères sur les cendres des martyrs recueillies dans les catacombes, qui conservaient religieusement les chaînes des confesseurs de la foi et les images des plus illustres serviteurs de Dieu, qui faisaient de leur éloge l'un des plus ordinaires sujets de leurs discours et de leurs cantiques, nous solennisons les fêtes des saints, nous chantons leurs louanges, nous les publions du haut de ces chaires, et, en nous rappelant les merveilles de leur vie, nous nous animons à marcher courageusement sur leurs traces.

Celui que nous honorons aujourd'hui, mes Frères, et que je dois présenter d'abord comme le modèle de l'enfance et de la jeunesse chrétienne, naquit d'une famille opulente et pieuse, dans cette partie de l'Asie où saint Paul avait porté, plus de deux siècles auparavant, la lumière de l'Evangile. Il fut,

comme Samuël, le fruit des prières et de la foi d'une mère long-temps stérile. Les bénédictions du Ciel le prévinrent dès le sein maternel. Des signes de sa future sainteté, qui parurent dès sa naissance, et des révélations expresses dont parlent ses historiens, firent présager tout ce qu'il serait un jour. Plus heureux que la plupart des saints que l'Eglise révère, cet enfant privilégié conserva sans atteinte la grâce du baptême, et ne ternit jamais cet éclat de la première innocence, qui le rendit jusqu'à la fin de ses jours plus semblable à un ange qu'à un homme mortel. Exempt des défauts ordinaires du premier âge, non-seulement on ne remarqua en lui ni humeur, ni caprice, ni légèreté, ni intempérance, mais il étonna les personnes même consommées en vertu, par une égalité de caractère, une douceur, une patience, une docilité à toute épreuve. Chose admirable! il poussa la tempérance jusqu'à l'austérité, dans cet âge tendre où l'homme n'ayant encore, pour ainsi dire, que des sens, est maîtrisé avec tant d'empire par les appétits de la nature. Ce fut dès ces commencemens de la vie, qu'il pratiqua sans adoucissement les lois de l'abstinence et du jeûne, ces lois antiques et vénérables de l'Eglise, qui remontent jusqu'aux temps apostoliques, mais dont le joug ne fut jamais imposé à la faiblesse de l'enfance. Appliqué dès lors à tous ses devoirs, il ne témoignait que de l'indifférence pour les amusemens et les jeux. Il trouvait un délassement plus doux et des joies plus pures dans la prière; les lumières de l'Esprit-Saint avaient devancé de loin, dans ce nouveau Jean-Baptiste, l'aurore de la raison; et le Seigneur attirait à lui, par les délices de son amour, cette âme innocente, avant qu'elle pût connaître d'autre penchant. Quel spectacle, de voir un enfant à peine parvenu à la cinquième année de son âge, prosterné dans la maison de Dieu, le visage baigné de douces larmes, conversant en esprit avec son Créateur, et prolongeant presque sans mesure ces célestes entretiens, d'où il sor-

tait avec une consolation et une ferveur toujours nouvelles! Il avait un autre plaisir : c'était de porter de légères aumônes aux membres souffrans de Jésus-Christ. Tous les dons qu'il recevait de la libéralité de ses parens, il les versait dans le sein de l'indigence, et faisait ainsi l'apprentissage de cette incomparable bienfaisance, qui devait le rendre un jour célèbre dans tout l'univers. Tel fut notre Saint, mes chers Auditeurs, dans ses premières années. Tel sans doute était cet enfant dont parle l'Évangile, que le Sauveur plaça au milieu de ses disciples, et qu'il leur proposa comme le modèle de la parfaite vertu. Est-il sur la terre un objet plus digne des regards et de la complaisance des hommes et des anges, qu'une âme tendre et pour ainsi dire neuve encore, en qui l'image de son auteur brille de toute sa beauté, qui n'a souillé d'aucune tache sa pureté baptismale, et qui, pleine d'ingénuité, de grâce et de candeur, croît au milieu des bénédictions, comme un jeune lis arrosé des eaux du ciel, dont la blancheur éblouit et charme tous les yeux?

Oh! mes Frères, qui pourrait penser, sans indignation, que, dans ce siècle d'impiété et de vertige, il s'est élevé une secte entière de prétendus sages, qui ont fait leur principale étude de corrompre l'enfance, et de lui ravir ces aimables ornemens de la piété et de la pudeur? Un sophiste arrogant a dit, et mille sophistes ont répété, qu'il ne fallait pas parler de Dieu à ces esprits si faibles, qu'on ne devait pas même leur apprendre qu'ils ont une âme, et que la première éducation devait avoir pour unique objet les sens; c'est-à-dire que la créature raisonnable et immortelle, douée d'une conscience, et appelée à mériter le bonheur par la vertu, doit être élevée comme les animaux stupides que l'instinct gouverne, et que la mort détruit tout entiers. Quel a été le fruit de ces monstrueuses maximes? Vous le savez, mes Frères, et je frémis de le dire; nous avons vu croître au milieu de nous une génération dépravée, qui,

ne connaissant aucune loi ni aucun frein, obéissait sans honte et sans remords à des passions brutales développées avant le temps; nous avons vu des crimes prématurés et des vices précoces, et l'enfance plus savante dans l'iniquité que l'âge mûr ou que la vieillesse la plus corrompue. Grand Dieu! avec quelles larmes de sang déplorerons-nous jamais assez, par quels prodiges de zèle et de sagesse pourrons-nous jamais réparer les ravages qu'une philosophie impure et sacrilège a faits dans les cœurs de cette portion naissante et si précieuse de la société? Qui nous donnera maintenant des enfans chastes, modestes, dociles, religieux, qui sachent honorer Dieu et respecter les auteurs de leurs jours? O pères et mères, que je vous plaindrais si c'était dans vos maisons mêmes que ceux à qui vous avez donné la vie, recevaient les premières leçons d'incrédulité et de licence; si dans cette enceinte révérée des foyers paternels, qui devrait être le plus sûr asile de leur innocence et la plus sainte école des mœurs, leurs yeux rencontraient des objets séducteurs et des peintures lascives, leurs oreilles étaient frappées de criminels et dangereux discours, leurs mains tombaient sur ces détestables livres remplis de tout le venin de l'irréligion et du libertinage! Quelle consolation ou quelle reconnaissance pourriez-vous attendre de ces infortunées victimes de votre imprudence cruelle, en qui vous auriez vous-mêmes flétri le germe de tous les sentimens généreux, et qui auraient comme sucé dans votre sein les plus subtils et les plus mortels poisons? Oh! qu'ils seraient coupables aussi les instituteurs et les maîtres à qui sont confiés ces tendres nourrissons, l'espérance des familles et de la patrie, s'ils négligeaient de jeter dans ces jeunes cœurs les semences sacrées de la religion et de la foi, sans lesquelles l'honneur et la probité ne seront jamais que de vains mots, la morale qu'un code arbitraire et sans force! Ah! sans doute, sous un gouvernement paternel et réparateur, qui déjà nous a

délivrés de tant de maux et qui nous promet encore tant de biens, l'éducation particulière et l'éducation publique reprendront leur véritable caractère, et les enfans de la France catholique ne seront plus élevés comme ceux des peuples païens et barbares! Que dis-je? vous l'avez déjà commencée cette heureuse régénération des mœurs du premier âge, vous, utiles et laborieux instituteurs de la classe indigente, qui donnez pour base à toutes vos leçons la doctrine chrétienne dont vous portez le nom honorable; qui, ne vous proposant pour but de vos modestes travaux, ni la gloire, ni la fortune, mais l'intérêt de l'Eglise et de l'état, nous préparez, dans le silence, une précieuse génération de sujets fidèles à leur prince, de courageux défenseurs de la patrie, de citoyens sobres et industrieux, d'époux et de pères vertueux et chrétiens. Continuez avec courage vos pénibles mais importantes fonctions; secondez le zèle du charitable pasteur dont les soins et les largesses ont réuni autour de vous cette nombreuse famille, pour être nourrie du pain de la vérité et instruite dans la science du salut; dites souvent à vos élèves, que sans vertu il n'est point de bonheur, et que sans piété il n'y a point de solide vertu; ne cessez point de leur proposer l'exemple du saint Enfant dont ils entendent l'éloge, et qui, par l'incomparable innocence de ses premières mœurs, a mérité d'être à jamais cité comme le modèle et invoqué comme le patron du plus faible et du plus intéressant des âges.

Mais suivons les progrès de notre Saint, et montrons-le maintenant comme le modèle de la jeunesse. Il est une saison de la vie, où les passions qui agitent le cœur humain brûlent déjà de tous leurs feux, et où la raison qui doit les combattre et les réprimer, n'a pas encore acquis toute sa force. C'est à cette époque critique de l'adolescence et de la première jeunesse que la plupart des hommes s'égarant, et se précipitent dans des désordres qui rem-

plissent souvent tout le reste de leurs jours d'opprobre et d'amertume. Notre jeune Saint fut exempt de ce malheur. Prévenu dès long-temps de la grâce, et fidèle à y correspondre, plein de la salutaire crainte du Seigneur, et de cette véritable sagesse qui surpasse l'expérience des vieillards, il comprit que le plus précieux et le plus fragile des trésors, celui d'un cœur pur, ne se conserve que par des précautions sévères, une résistance constante aux penchans de la nature, et la fuite de toutes les occasions périlleuses. On ne lui avait pas enseigné les admirables axiomes de notre nouvelle philosophie: que les passions sont le principe des vertus mêmes, et qu'il faut s'étudier plutôt à les exalter qu'à les vaincre; que le plaisir des sens est le mobile des bonnes actions, et le grand ressort de la morale; que les danses, les spectacles et les plus profanes divertissemens sont plus favorables que nuisibles à l'innocence. Une doctrine si charnelle, et à peine digne du paganisme, ne lui eût inspiré que de l'horreur. Instruit à une autre école, il mortifiait sa chair, veillait sur tous les mouvemens de son cœur, fuyait les jeux bruyans du cirque, la pompe vaine ou indécente des théâtres, et l'oisiveté de ces assemblées dangereuses, où sont étalées toutes les séductions et tendus tous les pièges de la volupté. L'étude, la prière, la lecture des livres saints, la société de quelques pieux amis, les œuvres de miséricorde, partageaient tout son temps, et ne lui laissaient point de loisir pour des amusemens pernicieux ou frivoles. Cependant, s'il eût voulu suivre les goûts ordinaires de son âge, il ne manquait d'aucun moyen de les satisfaire. La mort prématurée des auteurs de ses jours l'avait laissé, dès l'entrée de la jeunesse, maître absolu de son sort et possesseur d'un héritage immense. Au lieu de consumer ses grands biens en de honteuses débauches ou en des profusions insensées, il aima mieux en faire le trésor des pauvres. Il recherchait les besoins cachés et la misère timide, afin de les soulager en

secret. Rien n'est plus touchant que les saintes adresses, les aimables industries dont il usait pour dérober, non-seulement aux regards étrangers mais aux objets mêmes de ses largesses, la source d'où elles se répandaient sur eux, voulant qu'on ne pût rendre grâce qu'à la seule Providence dont il était le ministre invisible. Mais enfin Dieu permit qu'un bienfait répété le décelât. Deux sœurs vertueuses, que n'avait pu doter un père autrefois opulent, mais réduit par une suite de malheurs à une extrême indigence, avaient reçu de cette main inconnue des sommes qui leur procurèrent des établissemens honorables; une troisième sœur, non moins digne d'intérêt que ses aînées, conçut l'espoir d'être aussi favorablement traitée à son tour; on attendit un troisième don, et l'attente ne fut point déçue: mais cette fois on observa si bien, que le mystérieux bienfaiteur fut aperçu au moment où il déposait sa dernière offrande, et ne put plus échapper ni à la reconnaissance qu'il avait éludée si long-temps, ni même aux applaudissemens publics que sa modestie avait tant redoutés. On sut dès lors à qui attribuer cent autres libéralités secrètes, dont on avait cherché en vain à découvrir l'auteur; et il n'y eut personne qui n'admirât, dans une si grande jeunesse, une charité si ingénieuse, si prodigue et si humble.

O religion de mon Dieu! voilà les goûts que vous inspirez, les inclinations que vous mettez dans le cœur de ceux qui vous obéissent, les jouissances dont vous les rendez avides. O mille fois heureuse la jeunesse docile à votre voix, et fidèle à vos maximes! elle est chérie du ciel et de la terre; elle trouve la vraie gloire avec la vertu, et le bonheur présent avec les solides espérances de l'avenir. Quelle paix, quelle joie pure, quelle constante sérénité dans une âme pieuse et innocente! Mais où est la consolation, où est le bien qui reste à l'impie? Répondez ici vous-même, infortuné jeune homme, qui avez secoué le joug de la foi et qui vivez au gré de vos passions.

Dites-nous si votre cœur n'est pas demeuré vide depuis que vous en avez banni votre Dieu; s'il n'est pas agité comme une mer en courroux depuis que vos désirs déchainés ne cessent d'y exciter des orages; si vous avez trouvé dans le vice le contentement et le bonheur que vous y cherchiez; si votre conscience est tranquille; si les ennuis, les dégoûts et les noirs chagrins ne vous poursuivent pas jusqu'au milieu de vos délices criminelles; s'il ne sort pas du fond de votre âme un cri accusateur et une réponse de mort qui vous trouble et vous épouvante? Insensé! vous vous raillez de la vertu, et au fond vous envie le calme dont jouit l'homme vertueux; vous vous glorifiez de vos désordres, et, malgré vous, vous en sentez l'infamie et la honte; vous bravez les foudres du Ciel, et en secret vous tremblez. Ah! mes Frères, si la jeunesse ne fut jamais plus dissolue que de nos jours; si aux écarts et aux faiblesses de nos pères ont succédé des débauches monstrueuses et d'exécrables raffinemens de volupté; si les tribunaux retentissent de crimes autrefois inouïs; s'il n'est point rare de voir parmi nous de jeunes gens qui, dans cette fleur des années, ayant déjà bu toute la lie de la coupe des plaisirs, rassasiés, dégradés, abrutis, sont las de vivre, et tombent dans une sombre mélancolie, qui les réduit quelquefois à se donner la mort à eux-mêmes; c'est à l'irreligion que nous sommes redevables de tous ces maux.

Dans des temps plus heureux, la crainte du Seigneur tempérerait du moins l'ardeur des passions, la vue des saints autels et des divins mystères inspirait des pensées pures; les instructions chrétiennes faisaient rentrer le pécheur en lui-même, et réveillaient le remords; le devoir qu'on s'imposait d'approcher aux jours solennels, de la table sacrée, suspendait le cours des dérèglemens et rompait les engagemens d'iniquité; tout rappelait à l'homme son origine céleste et sa destinée éternelle; tout le ramenait à Dieu et à la vertu. Mais depuis que les chré-